

L'oiseau des morts

Hugo Merienne

Où es-tu ?

Cent fois j'ai repris la même route, sachant bien pourtant que ce ne serait plus jamais la même, qu'elle n'irait jamais plus vers toi. Cette route toujours vide aux yeux des autres hommes, elle est peuplée de mes attentes. Chaque pas que j'y pose y suscite quelque fantôme. Je marche parmi le mensonge de ces présences qui me suivent en pleurant. Je puis te redire chaque arbre, chaque lampe. Il y a soudain des flaques de parfum où l'on glisse : c'est une fleur qui s'ouvre la nuit avec une odeur de semence et de rose. Qui l'a cueillie ne peut la rendre à la route qu'elle ne soit morte peu à peu dans ses paumes refermées. Il y a une forêt magique où l'oiseau des morts m'a parlé.

On ne peut l'appeler ; il faut l'attendre, s'adosser au tronc d'un hêtre ou se coucher dans l'herbe de soie comme un voyageur fatigué. Il ne vient pas toujours. Il ne vient presque jamais. Il ne dit rien si tu l'interroges.

Où es-tu ?

Est-ce que tu ne peux plus entendre ce cri ? Est-ce que tu ne peux me dire si tu respires encore, si ton cœur bat, si cette épaule où poser ma main, une seule fois encore, m'est refusée ?

Le jour où je n'en pourrai plus d'attendre, je retournerai vers l'oiseau et cette fois je l'appellerai comme ce soir je t'appelle. Son cœur est plein de pitié. J'entendrai le battement d'ailes parmi les feuilles froissées ; il viendra tout de suite se poser sur la branche la plus basse. Il m'écouterà. Il écoute ce que les morts lui disent, toutes les paroles des voix sans lèvres. Il porte aux vivants les messages des morts. Il écouterà tout ce que je pourrai lui dire et il s'envolera vers toi.

Gustave Roud, *Pour un moissonneur*

Où es-tu ?

A la nuit tombée, l'homme s'avança dans la forêt magique, à la recherche de l'oiseau. L'oiseau des morts, l'oiseau noir, l'oiseau messenger. Il trouva instinctivement le plus vieil arbre de la forêt, sans l'avoir cherché, et s'adossa contre son tronc. En attendant, il repensa à ce qui l'amenait ici, à l'autre, à la nécessité d'oublier. Il avait besoin d'un exorcisme.

Où es-tu ?

L'oiseau apparut soudain entre les cimes des arbres, majestueux sous le clair de lune. Il descendit lentement vers l'homme, qui se redressa. L'oiseau était exactement comme on l'avait décrit dans les contes, comme dans la vieille chanson que l'homme se mit à fredonner :

*Il avait les yeux couleur rubis
Et des plumes couleur de la nuit
À son front, brillant de mille feux
L'oiseau roi couronné
Portait un diamant bleu*

Barbara, *L'oiseau noir*



René Magritte, *Le prince charmant*

L'oiseau des morts vint se poser sur sa tête, ses serres ancrées dans son cuir chevelu. L'homme voulut alors parler, se libérer de son fardeau sans attendre, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il y avait toujours la même question dans sa tête, et c'était tout.

Où es-tu ?

L'oiseau fit alors un léger mouvement et il comprit. Tout passait par le contact des griffes pressées sur son crâne. Ses yeux se fermèrent tout seul, il chancela et s'étendit contre l'arbre, l'oiseau toujours solidement accroché. Une série d'images défila dans sa tête, une grande cascade, retraçant la trajectoire de la tragédie.

La rencontre avec l'autre, comme un ange au sommet d'une montagne d'or, beau comme un prince. La première nuit, et la seconde, la troisième, toutes celles qui suivirent. Les étreintes, les conversations, dans la douche, dans sa voiture, sous la pluie, au soleil. Les pentes qu'ils gravissaient ensemble, les précipices qu'ils enjambaient. Le feu dans leurs mains quand ils se touchaient, les étincelles sur leur langue quand ils se parlaient. Le vert des yeux de l'autre, une clairière et une canopée. Un amour plus fort que le tonnerre et plus grand qu'une planète.

Et puis, la dernière étreinte, et puis, la conversation redoutée. La rupture. Il faut se séparer. Comme des frères siamois opérés à la naissance, il faut plus ou moins mourir. Leurs yeux à tous les deux qui se remplissent de larmes, alors que l'autre explique qu'il part. Le vert qui s'assombrit, déluge. La chute biblique, la terre qui se fend entre eux, les éloigne l'un de l'autre à jamais, le silence qui s'installe et les force à l'oubli. Un drame.

Ensuite, la douleur, comme il ne l'avait jamais connue. Comme si quelque chose dans son ventre dépendait des marées, était constamment en mouvement. Une plaie béante. Une peine immense. Penser à l'autre à chaque instant, sans pouvoir le toucher, sans pouvoir lui parler. Le voir dans tout alors qu'il n'est plus rien. Subir patiemment. Attendre.

Un empire de solitude. Seul. Toujours seul. Comme si l'avait toujours été. Comme s'il allait toujours l'être. Comme s'il n'y avait personne d'autre que l'autre. Comme si lui-même n'était plus personne, seulement défini par ce qu'il n'était pas, défini par ce qui lui manquait, par le vide. Seulement présent dans l'absence. Tombé seul, en bas de la montagne, avec personne pour venir le chercher, personne pour l'aider à se relever.

Et puis, un tourbillon de morceaux de verre, comme si un palais de cristal avait implosé.

La solitude comme un glissement de terrain.

La rupture comme une avalanche.

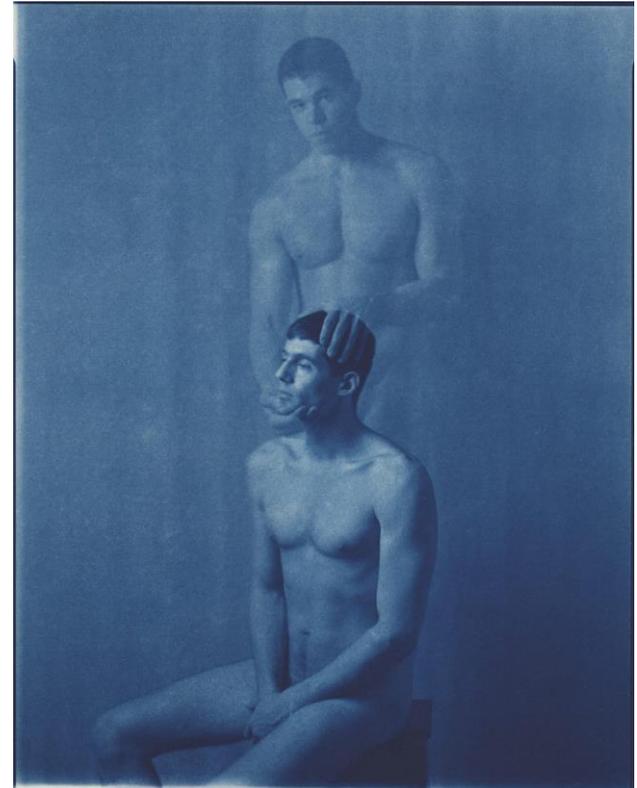
La rencontre comme une coulée de lave.

La douleur comme un torrent de boue.

Et soudain, plongée à pic. Fonds sous-marins, du bleu à perte de vue. Quelques rayons traversant, quelques soleils. Un puits de lumière dans les profondeurs. Une voix cristalline s'élève, répondant enfin à la question millénaire et anaphorique :

Je suis là.

Il remonte à la surface, et puis il respire.



John Dugdale, *The Spirit Eye*



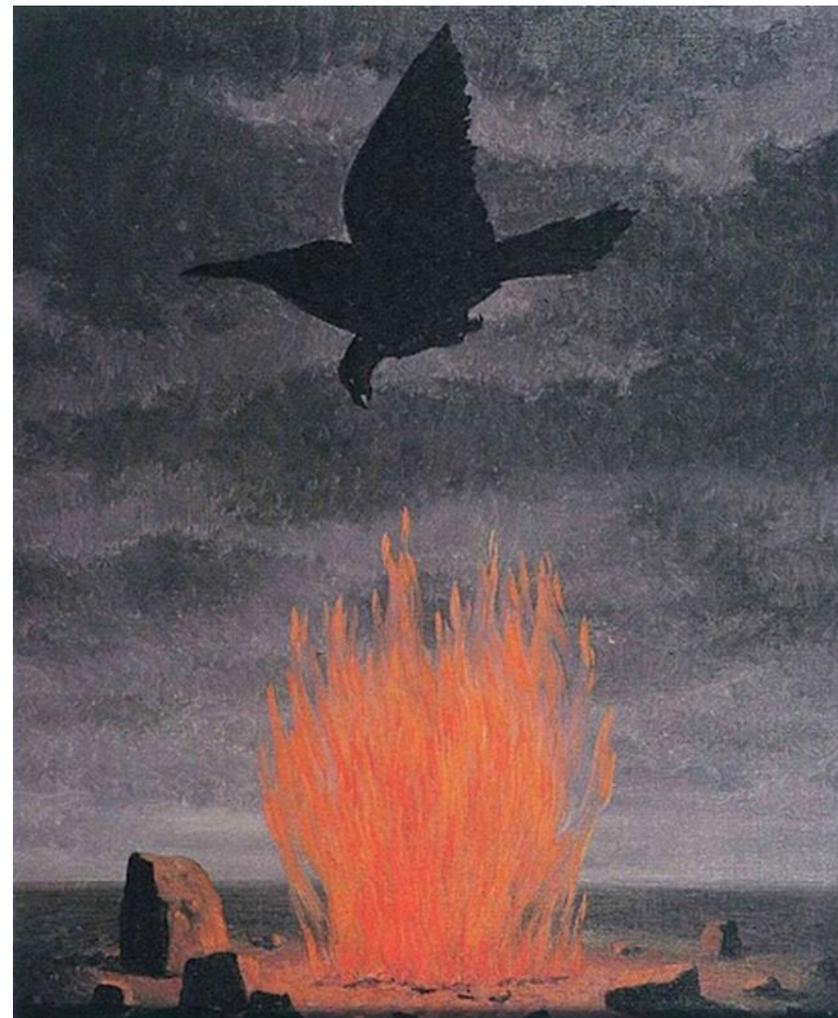
Max Ernst, *La forêt à l'aube*

L'oiseau quitta son perchoir, tournoya quelques instants et vint se poser devant lui. Il s'approcha lentement de son corps encore endormi, et vint enfoncer son bec dans sa poitrine. A l'instant où il pénétrait son cœur, l'homme s'éveilla brutalement, les yeux grands ouverts, ébloui par le scintillement du diamant au front de l'oiseau. La pierre s'est mise à brûler d'une lumière bleue, de plus en plus forte, qui s'épandait dans la nuit.

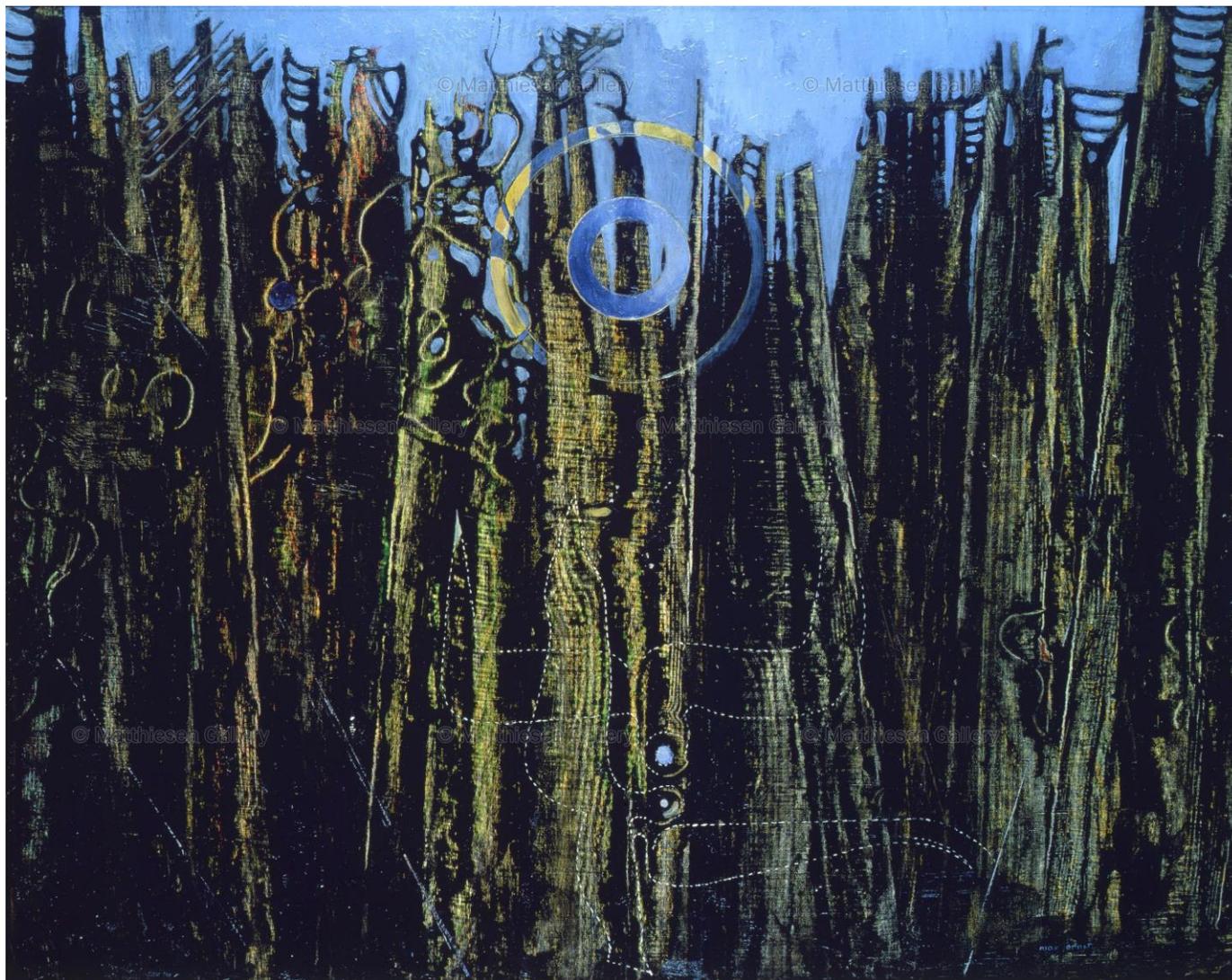
Forêt bleue.

L'oiseau des morts retira son bec de la plaie immaculée qui se referma aussitôt. Ses yeux rubis se posèrent sur l'homme et se mirent à pleurer des larmes de sang, souillant son plumage. L'homme se redressa, tendit la main vers l'oiseau, qui recula puis se retourna brusquement et prit son envol, laissant la lumière bleue s'estomper derrière lui.

En quittant le ciel, l'oiseau s'embrasa, comme un feu d'artifice. Il devint flamme, et retomba en pluie de cendres, quelque part dans la forêt, quelque part dans la nuit. L'oiseau des morts était phénix. L'homme comprit alors, lui aussi était condamné à renaître.



René Magritte, *Les fanatiques*



Max Ernst, *La forêt*